

Les rois sont nus

Rudolf
El-Kareh

AMNON KAPELIOUK. *RABIN, UN ASSASSINAT POLITIQUE : RELIGION, NATIONALISME, VIOLENCE EN ISRAËL*. PARIS, LE MONDE ÉDITIONS, 1996, 210 p.

ZEEV STERNHELL. *AUX ORIGINES D'ISRAËL, ENTRE NATIONALISME ET SOCIALISME*. PARIS, FAYARD, COLL. « L'ESPACE DU POLITIQUE », 1996, 586 p.

EMMANUEL SIVAN. *MYTHES POLITIQUES ARABES*. PARIS, FAYARD, COLL. « L'ESPRIT DE LA CITÉ », 1996, 296 p.

Depuis 1975 (*Israël, la fin des mythes*), mais surtout depuis 1982 (*Sabra et Chatila : Enquête sur un massacre*), Amnon Kapeliouk se livre à une véritable dissection des événements dramatiques et sanglants qui jalonnent l'histoire de l'Etat d'Israël. Inexorablement, chaque ouvrage plonge un peu plus dans les tréfonds des institutions et de la société israélienne, dans ce que celle-ci a de plus inavouable.

Inexorablement aussi, les enquêtes d'Amnon Kapeliouk, d'une exemplaire rigueur, se resserrent et mettent à nu un cercle à chaque fois plus intime des structures israéliennes. *Sabra et Chatila* avaient montré les réalités cachées du comportement criminel d'une partie de l'establishment militaire et d'une justice souvent complaisante ou complice, en territoire conquis. Avec *Hébron, un massacre annoncé* (1994), Kapeliouk avait révélé les dessous de la tuerie de la mosquée d'Abraham à Hébron (voir *Revue d'études palestiniennes*, n° 2, hiver 1995, p. 123). Avec *Rabin, un assassinat politique*, l'auteur trempe sa plume dans le sombre-obscur d'un pan entier de la société israélienne, révélant un panorama stupéfiant que l'on a peine à imaginer tant les « images d'exportation » ont donné de celle-ci cet aspect si lisse qui a dominé pendant quarante ans, empêchant de découvrir, en deçà ou au-delà du bloc monolithique supposé, les réalités d'une société aux innombrables fissures, où le fondamentalisme s'est très profondément infiltré.

Que l'on en juge par ce premier exemple. Amnon Kapeliouk rapporte qu'en février 1980, dans *Bat Kol*, l'organe de l'association des étu-

dians de l'université Bar-Ilan (2000 étudiants), le rabbin Israël Hess a pu écrire, sous le titre « *Le devoir de génocide dans la Bible* », ce qui suit : « *Les Arabes sont les descendants des Amalécites [dont la Bible a demandé l'extermination]. Un jour viendra où nous serons tous appelés à faire cette guerre sacrée : la destruction d'Amalech [...]. Il n'y a pas de pitié dans cette guerre. Le devoir de tuer et d'exterminer concerne aussi les bébés. Amalech est celui qui fait la guerre au peuple de Dieu.* »

Bar-Ilan est l'université que fréquentait Ygal Amir, l'assassin d'Yitzhak Rabin. Israël Hess est devenu professeur à l'école de jeunes filles de cette université que fréquentait Margalit Harshefi, la camarade d'Ygal Amir. Bar-Ilan est aussi l'université où enseigne Ouri Milstein, historien contesté, qui, « *dans une série d'interviews à la presse israélienne après le meurtre*, indique Kapeliouk, *est fier de déclarer qu'il a une part dans l'assassinat de Rabin : "Amir est aussi le produit de mes recherches et de mes conférences"* ».

Barukh Goldstein avait tiré sur des Palestiniens en prière dans l'espoir d'assassiner le processus de paix. Ygal Amir voulait parvenir au même but. Dans le premier cas, l'establishment israélien (judiciaire, médiatique, policier, militaire et politique) s'est évertué avec plus ou moins de succès de tenter de faire accréditer la thèse du tueur fou, dont Kapeliouk avait démontré l'inanité. Une fuite en avant que l'assassinat de Rabin est venu confirmer. Un fil solide court en effet de Barukh Goldstein à Ygal Amir, qui prouve que le fou meurtrier n'est pas si isolé qu'on veut le faire croire. Une partie non négligeable de la société et des responsables partagent les convictions de sa « folie ».

C'est donc filière par filière qu'Amnon Kapeliouk va remonter la toile d'araignée qui a permis à Amir de se transformer en mygale mortelle, convaincu par un intense lavage de cerveau qu'en exécutant son forfait, il accomplit la volonté de Dieu. Extrémisme marginal ? Comment y croire lorsque des rabbins illustres vont jusqu'à affirmer que les chars israéliens « *sont comme des objets de culte* » ! Un chroniqueur célèbre, cité par l'auteur, résume d'ailleurs la situation ainsi : « *Le 11 juin 1967, au lendemain de la guerre des*

six-jours, une phase irrationnelle arrive. Voici le Grand Israël, les nouveaux territoires, les tombes, le salut, le Messie, la promesse de Dieu à notre père Abraham, le devoir d'exterminer et de venger, tout cela sort tout d'un coup de la Torah, n'est plus un élément d'une humble prière, mais des ordonnances à exécuter. Un réseau immense de rabbins et de séminaires religieux, d'écoles et de mouvements de jeunesse s'est occupé du lavage de cerveau d'une génération entière et lui a mis dans la tête que le Messie se trouve derrière la porte et que seuls les méchants retardent son arrivée. Mais le doigt de Dieu tarde à paraître et en son absence c'est un doigt humain qui appuie sur la détente pour aider Dieu à chasser le gouvernement malfaisant hors de la Terre sainte. »

C'est donc dans ce réseau ultranationaliste qui enserre la société israélienne et cherche à s'étendre sans cesse qu'il faut rechercher les responsabilités du crime, précise Kapeliouk. Parents, amis, condisciples qui applaudissent, rabbins qui ont donné leur aval par un édit rabbinique (leur « *fatwa* ») pour autoriser le crime et le légitimer aux yeux de la Torah, et bien au-delà encore. L'auteur a recueilli une masse impressionnante de documents qui sont ni plus ni moins des appels au meurtre. Convoqués au bureau des enquêtes sur les crimes graves, des rabbins nient l'incitation au meurtre – à quoi Ygal Amir répond : « *Ne regardez pas la télévision et n'écoutez pas ce qu'ils racontent. Ce n'est pas ce qui se dit dans les écoles talmudiques* ». Curieuses écoles, d'ailleurs, à l'instar de celle de la colonie de Kiryat Arba, près d'Hébron, où une chanson apprend aux enfants que « *tout le monde déteste les Arabes, et l'essentiel, c'est de les tuer les uns après les autres* ». Ce qui fait tenir au professeur Moshé Zimmerman, de l'université hébraïque de Jérusalem, ce propos lugubre : « *Il est un secteur de l'opinion israélienne que je n'hésite pas à comparer au nazisme allemand. Les enfants des colons d'Hébron se comportent exactement comme le faisaient les Jeunesses hitlériennes [...]. On fait d'eux des paranoïaques persuadés qu'ils appartiennent à une "race des seigneurs"* » (p. 104). Propos terribles !

Un large réseau criminel, que l'on voit se dénouer au fil des pages, menace la société tout en-

tière, estime Kapeliouk. Ce réseau se compose de rabbins intégristes constitués en écoles et séminaires, de colons des territoires occupés et des formations fascisantes très actives, pratiquant une infiltration permanente des institutions, notamment militaires et sécuritaires. De ce point de vue, l'histoire de la manipulation d'un agent du Shabak, dit « Champagne », est révélatrice de l'atmosphère trouble qui règne dans ces milieux aux confins de l'illégalité. Le tableau de cette atmosphère nauséuse qui est celle du monde obscur d'où est sorti Ygal Amir ne serait pas complet, nous indique Kapeliouk, si ne venaient s'y ajouter deux éléments qui en accusent encore plus la gravité : d'abord la responsabilité des politiciens du Likoud (Netanayhou, Sharon...) qui non seulement ont laissé dire et laissé faire, mais ont servi de caisse de résonance aux appels au meurtre lancés par les rabbins, au point de justifier la comparaison de Rabin avec un nazi. Ensuite celle du gouvernement (travailliste, à l'époque), dont la complaisance à l'égard des extrémistes religieux n'a d'égale que l'indulgence étonnante envers les hauts fonctionnaires qui se sont rendus coupables de fautes graves – indulgence dont l'explication est autant à rechercher du côté des calculs électoraux de Shimon Pérès que de celui de la « culture travailliste » fondatrice de l'Etat dont parle Zeev Sternhell (voir plus loin) lorsqu'il évoque « l'affection » de Ben Gourion pour l'administration.

Le cancer de l'occupation et de la colonisation qui ronge Gaza et la Cisjordanie mine également l'Etat des origines, estime Kapeliouk. Le processus destiné à saper le gouvernement en Israël, écrit-il, avait débuté dans les années soixante-dix, avec la création des implantations illégales, conséquences directes de l'établissement des colonies « *légal*es qui étaient en contradiction avec les conventions de Genève » – « *les gouvernements successifs, travaillistes puis Likoud, ont montré envers ce phénomène "illégal" une indulgence notoire* ». Ainsi donc, constate l'auteur, le racisme, le chauvinisme et la violence se répandent désormais dans la société israélienne. Et ils ne sont pas simplement banalisés : ils se trouvent légitimés, et c'est pire, par une prétendue référence divine.

Et si Kapeliouk estime, en conclusion, que le véritable châtement d'Amir et de ses semblables serait que « *les deux entités israélienne et palestinienne cohabitent paisiblement* », il reconnaît que « *la paix est encore loin* ». Il ajoute, citant Yehochafat Harkabi (longtemps propagandiste antipalestinien mais qui était devenu dans les dernières années de sa vie un partisan de la paix et du compromis), que « *le danger pour l'existence d'Israël [est justement] la présence des colonies dans les territoires occupés* ».

Les dirigeants israéliens renonceront-ils à agrandir l'Etat au détriment du droit des Palestiniens à fonder le leur sur leur propre territoire ? Les atermoiements de Shimon Pérès, mais surtout la politique annoncée de l'équipe Netanayhou, désormais au pouvoir, laissent prévoir de nouvelles folles équipées. Car un tel renoncement implique, ipso facto, la remise en cause de la « culture » profonde qui a marqué et exprimé la politique de l'Etat israélien et de ses fondateurs avant même l'expulsion des Palestiniens en 1948. A l'instar de ce qui s'était produit en 1967, et comme en 1948 et 1937, les gouvernants du pays « *sont-ils toujours convaincus que les frontières sont fonction des circonstances ?* », ainsi que l'écrit Zeev Sternhell dans un ouvrage qui constitue désormais une ligne de fracture de l'écriture de l'histoire en Israël, et qui apparaît, *a posteriori*, comme une sorte de prologue historique à l'enquête menée par Kapeliouk. L'école des « nouveaux historiens » qui se développe avec beaucoup de remous en Israël remet en question de nombreux mythes qui avaient servi de soubassement à une historiographie idéologique et/ou panégyrique du sionisme.

Zeev Sternhell déboulonne d'abord le vieux mythe selon lequel le sionisme aurait été un mouvement socialiste dont l'objectif était de construire une société plus juste sur la Terre promise. Le sous-titre donne le ton de l'ouvrage, lequel, rompant avec les clichés mystico-bibliques, recherche les origines de l'Etat d'Israël là où elles sont, dans les idéologies et dans les réalités du XX^e siècle, notamment dans le développement de mouvements nationaux vite dévoyés en nationalismes exacerbés et sectaires. Sous le

masque « mysticiste » et l'allégresse pionnière et colonisatrice, apparaissent les mécanismes réels qui vont produire la société israélienne d'aujourd'hui, faite de profondes injustices et d'inégalités sociales, où près des deux cinquièmes de la population vit au-dessous du seuil de pauvreté (selon des statistiques officielles de 1995). Ce travail critique de très grande ampleur touche au fondement même de l'« israélianité », et son point de départ est un ensemble de « *doutes sérieux sur nombre d'idées reçues, accréditées par l'historiographie et la politologie israélienne* ». Le livre est une plongée stupéfiante dans la réalité d'une « *mystique terrienne* » qui « *dicte à l'Etat ses décisions de politique territoriale* ».

« *Qu'elle ait fait appel à l'Histoire, écrit Sternhell, ou qu'elle se soit référée à la "promesse divine", cette mystique ramenait toujours au continuum histoire-religion [...] invoqué par le sionisme israélo-centriste moderne.* » Ce nationalisme de type herdérien (de sang, de sol, de terre et de morts) montre la réalité israélienne comme le pur produit de la conjonction entre le nationalisme moderne dans sa quête de l'Etat-nation, et les conjonctures offertes par l'histoire des XIX^e et XX^e siècles. Cette lecture de la production d'un sionisme dépouillé de ses oripeaux révèle une société qui avait longtemps fait du double langage une seconde nature. Déjà, « *la déclaration d'indépendance lue le 15 mai 1945 [...] libérale à souhait et calquée sur la Déclaration française des droits de l'homme et sur la Déclaration d'indépendance américaine, était un produit d'exportation, une opération de relations publiques : elle n'avait pas de valeur légale dans le droit israélien et ne pouvait servir de référence juridique* », écrit Sternhell (p. 496). Il faudra sans doute revenir sur cet ensemble de faits et de mécanismes qui, depuis l'affaire Dreyfus, transformeront le sionisme en « *réponse de type tribal au défi de l'émancipation* ».

Mais ce que nous voudrions souligner ici, c'est surtout la profonde actualité d'un ouvrage qui se veut une méticuleuse recherche historique. La mise à nu des faits réels de l'Histoire entraîne en effet, dans sa causalité même, la mise à nu de la réalité immédiate, imprégnée à tous les niveaux par l'héritage de la période pré-éta-

tique. En effet, outre la récupération et le renforcement de la législation coloniale d'exception, « *aujourd'hui encore, le pays est dirigé comme était dirigé ce proto-Etat que voulait être la Histadroutch d'avant 1948* », écrit l'auteur, qui ajoute : « *De nos jours, Israël est sans doute la démocratie occidentale où les moyens de contrôle réels du Parlement sont les plus faibles et où l'exécutif est le plus fort. [L'influence des députés] est inférieure à celle des officiers supérieurs de l'armée et des hauts fonctionnaires.* »

Mais au-delà des structures institutionnelles elles-mêmes, c'est à un séisme culturel que se trouve désormais confronté Israël, sous le coup d'une double dynamique : un processus de libéralisation interne et, simultanément, un processus (chaotique, très chaotique...) de paix régional. Or, c'est l'« unidimensionnalité » du sionisme qui a été l'une des raisons de son succès, écrit Sternhell, car « *c'est précisément parce qu'il a été une pensée unique que le sionisme a permis la cohabitation et la collaboration entre sionistes religieux et sionistes laïcs...* »

En revanche, la conjoncture actuelle est, elle, porteuse de situations de fracture, car l'écart ne cesse de se creuser « *entre les Israéliens (juifs) qui veulent définir "l'israélianité" en termes politiques et juridiques, et considèrent tous les hommes nés libres et égaux, et ceux qui perçoivent la société israélienne (juive) comme une tribu qui s'est donnée un Etat* ».

Zeev Sternhell, qui précise dans l'avant-propos de l'ouvrage que « *pendant plus de trente ans, la tenue de combat [lui a été] bien plus naturelle et son port plus souvent fréquent que le costume de ville* », pense que la société israélienne ne fera pas l'économie d'une confrontation entre la plupart des « colons idéologiques » qui habitent dans les territoires occupés – colons auxquels il faut ajouter ceux qui les soutiennent en deçà de la « ligne verte » – et ceux qui ne partagent pas leurs idées, car le monde des colons « *se prépare à une guerre sans merci* » et « *par tous les moyens* » pour garder ce qu'il considère être son territoire.

Sternhell, en évoquant ces sombres perspectives, rejoint ici Kapeliouk. L'assassinat de Rabin, estime-t-il, a révélé ce que beaucoup jusque-là

refusaient d'admettre : « Israël aussi a sa cohorte brune, et elle n'est pas seulement composée de colons ». Il croit aussi que « la colonisation des territoires occupés menace la société » mais que « comme tous les colonialismes avant lui, celui qu'Israël impose aux Palestiniens ne manquera pas de prendre fin ». « La seule chose dont on n'est pas sûr aujourd'hui, ajoute-t-il, est le prix moral et politique que devra payer la société pour venir à bout de la résistance que ne manquera pas d'opposer le noyau dur des colons à toute solution raisonnable et équitable. »

C'est bien là, en effet, que se jouent aussi les enjeux de la paix au Proche-Orient : dans le propre sein de la société israélienne. Pourra-t-elle faire l'économie d'une confrontation avec elle-même ? Rien n'est moins sûr. La bataille est désormais engagée sur un terrain jusque-là miné et souvent infranchissable, celui des idées et des faits historiques réels. Le débat lancé par les « nouveaux historiens » en est une preuve. Mais une chose est sûre : c'est que ce débat d'idées, profondément lié au débat politique et aux développements sur le terrain, l'intelligentsia et les élites politiques arabes ne pourront pas, elles non plus, en faire l'économie ! Y sont-elles prêtes ? S'y préparent-elles ?

Présenté comme un « spécialiste renommé de l'islam médiéval et moderne », Emmanuel Sivan, professeur à l'université hébraïque de Jérusalem, a commis un ouvrage lourd, pénible à lire, et au champ disciplinaire indéterminé qu'il ramasse sous le titre de *Mythes politiques arabes*. Outre les errements méthodologiques, les propos tenant du café du commerce – le principal objectif de l'auteur est de « démontrer » que, « décidément [sic] notre époque n'est pas indulgente pour les mythes politiques arabes », le livre apparaît comme un collage hâtif de textes ou de cours épars. Les erreurs factuelles y sont multiples, des auteurs changent allègrement de nationalité et les concepts ne sont jamais soumis à l'examen critique de leur pertinence, lorsqu'ils ne sont pas utilisés a posteriori, par projection dans le passé. Quelque chose comme les « masses pré-islamiques » ! Sans compter aussi des citations qui n'ont pas de source et une érudition apparente

qui masque une conceptualisation invertébrée. Mais le plus grave reste le profond culturalisme qui marque ce qui est supposé être une analyse, et la confusion entretenue sans vergogne entre monde arabe – puisque le titre précise ce champ de recherche – et monde musulman, Islam et « islamistes d'hier » (?!), d'aujourd'hui et de demain. Le tout abordé souvent sous la forme d'une écriture triviale, au point de confondre et les strates historiques et les différences socio-géographiques. Comme dans du Foucault de cuisine, Pakistan, Iran, Egypte ou Liban sont allègrement mélangés, sans compter le cinéma, les croisades... et les catalogues philatélistes. Le clou de cette mise en spectacle reste le dernier chapitre, qui se veut confrontation futée entre deux intellectuels arabes, Edward Saïd et Sadek Jalal al-Azm, dont on ne sait de quoi elle voudrait être témoin sinon de ce qui tient, semble-t-il, le plus à Sivan : prouver que le monde arabe d'aujourd'hui vit une « période troublée, un temps de confusion et de déchirements », mais aussi, bonne âme, « restituer la voix des laïcs et des islamistes »... Avec un corpus multiforme d'éléments qui ne sont pas tous erronés, loin de là, les amalgames et la précipitation idéologiques, alliés à une méthodologie inappropriée, ont réussi à fabriquer un joli quart de kilo de plomb. Voilà comment on peut faire du faux avec du vrai. Le cher professeur ferait bien de retourner à ses chers médiévismes.

— R. E.-K.